

Florence Garambois-Vasquez

L'Énéide, VI : une poétique de la description entre émotion et idéologie impériale

Le choix d'étudier la poétique de la description dans *l'Énéide*, et en particulier dans le livre VI, se justifie par deux aspects de l'œuvre à savoir l'éventail des émotions, mais aussi sa réception comme outil de la propagande augustéenne (qui est souvent une approche topique de l'œuvre)

Sous l'apparence d'une épopée, il s'agit de remettre Rome au centre du monde, c'est-à-dire de légitimer le pouvoir d'Auguste. On sait qu'Auguste refuse la dernière volonté de Virgile de détruire son poème après sa mort ; cette publication apporte à Auguste une triple légitimation : d'abord contester la prééminence grecque en matière de poésie et d'épopée, en rivalisant avec le modèle homérique, qui sert de modèle à l'œuvre de Virgile ; ensuite, de mettre en valeur un passé et les lignées ancestrales ; enfin, apporter une légitimation politique, qu'on pourrait qualifier de nationale.

UN POÈME AU SERVICE D'UNE LÉGITIMATION POLITIQUE

La dimension nationaliste du poème est perceptible notamment par l'itinéraire amoureux d'Énée : Créüse l'épouse troyenne l'associe à l'Asie ; Didon, la fugitive de Tyr après la mort de Sichée et fondatrice de Carthage l'associe à l'Afrique ; Lavinia enfin avec le territoire italien. Ces trois femmes correspondent aux trois régions de la Méditerranée, et légitiment ainsi la vocation de Rome à dominer ces trois mondes.

Toutefois on peut souligner que la tentative de réconciliation avec Didon est une tentative de solder Carthage de tout compte. Si Rome est coupable d'éradiquer tout pouvoir à Carthage, la volonté d'apaisement manifestée par Énée au livre VI est un échec : Virgile fait de Didon une reine intransigeante, mais aussi une victime des dieux. Ainsi les Romains sont victimes dans leur volonté d'apaisement d'une force qui les dépasse.

Le récit de la geste d'Énée valorise aussi la *pietas*, la *fides* et la *virtus* (avec quelques entorses, notamment lors de la mort de Turnus au livre XII) qui fondent le *mos majorum*, et participe ainsi au discours patriotique sous-jacent du texte, puisqu'il s'agit de fonder une nouvelle Troie. On peut souligner que cette approche de refondation se veut d'abord pacifique, car Énée mandate une ambassade pour la paix quand il arrive sur les rives de Lavinium, mais que les circonstances vont bientôt conduire à ce que la guerre s'impose au livre VII.

Engagé dans la guerre, Énée se trouve dans la position d'Octave qui doit gagner une bataille décisive, et Turnus peut être lu comme un double de Marc Antoine, qui mêle les prouesses du soldat à l'impiété de celui qui refuse les présages envoyés par les dieux. Ainsi, dans l'économie de *l'Énéide*, la catabase du livre VI comprend tous les moyens pour fonder Rome, et les paroles d'Anchise à Énée sont l'exacte représentation du moment historique où Auguste fait de Jules César le pivot de sa légitimation historique. Virgile a donc tout intérêt à mettre en valeur les descendants dans son discours.

Le pouvoir impérial naissant conçoit son pouvoir comme une refondation, et Auguste se présente en second fondateur de la ville. Il n'est pas indifférent que les thèmes de l'âge d'or ou du temps cyclique constituent des topoi de la poésie de l'époque Augustéenne.

COMMENT LES ANCIENS VOYAIENT-ILS LA PRÉSENCE D'AUGUSTE DANS LE TEXTE DE *L'ÉNÉIDE* ?

Il est intéressant de voir dans quelle mesure ce double discours de la légitimation politique était perçu par les contemporains auxquels la publication de l'œuvre de Virgile était destinée.

Auguste était perçu comme le nouveau Romulus, et selon Suétone (*Vie d'Auguste*, 7) dut son surnom d'« Auguste » à la proximité avec les « augures » et à la faveur d'une citation évocatrice d'Ennius: « *Augusto augurio postquam inclita condita Roma est* » « Quand Rome s'éleva sous d'augustes présages ».

Servius relève trois mentions explicites d'Auguste dans l'Énéide :

- I, 286-296 : Jupiter annonce l'avènement d'Auguste
- VI, 788-807 : lors de la catabase, dans le discours d'Anchise
- VIII, 671-728 : dans l'ekphrasis du bouclier forgé par Vulcain, description de la bataille d'Actium et de l'avènement des temps pacifiques de l'âge d'or.

Mais à ces mentions explicites, le commentateur du IV^e siècle ajoute d'autres passages vus comme des références allusives à Auguste, qu'il commente :

- Servius, ad VI, 806-807¹ : « Aut dubitamus adhuc uirtute extendere uires, / aut metus Ausonia prohibet consistere terra ? » / « Allons-nous hésiter encore à étendre notre puissance par notre courage, ou la crainte nous empêche-t-elle de nous établir en terre d'Ausonie ? » : Anchise reproche à Énée son hésitation, mais le *dubitamus* peut être lu comme un *dubitas* et ainsi s'appliquer à Auguste.
- Servius, ad VI, 793² : Ce passage de la description de l'âge d'or (793-795) est aussi une allusion à l'extension de l'empire d'Auguste. Mais pour Servius, qui écrit au IV^e siècle, cette extension doit se limiter à l'Italie.
- Servius, ad VI, 612³ Passage qui fait allusion aux guerres civiles. Toutefois, pour Servius, la mention d'« armes impies » ne doit pas être associée à Auguste, mais plutôt aux combats menés par Agrippa.

COMMENT DESCRIPTION ET ARGUMENTATION INTERAGISSENT-ELLES ?

Dans la rhétorique antique, la description est assimilée à la *digressio*, et peut être vue comme une déviation dangereuse de l'argumentation. Toutefois, elle est une profession de foi poétique qui peut retrouver la profession de foi politique. Cette position ambivalente des rhéteurs (de l'époque classique) explique la valorisation du recours à l'*enargeia* et à l'*hypotypose* dans les discours. Pour Quintilien, la description, comme preuve de la culture du rhéteur, doit donc être mise au service de l'argumentation. Il existe deux modalités de l'ekphrasis : soit l'objet ou le lieu décrit est sous le regard du descripteur, et dans ce

¹ <https://latin.packhum.org/loc/2349/5/0#3759>

² <https://latin.packhum.org/loc/2349/5/0#3749>

³ <https://latin.packhum.org/loc/2349/5/0#3611>

cas, la description établit une analogie entre l'objet et le processus ; soit la description correspond à une mise en abyme du processus de création par le poète, cas souvent présent dans l'épopée.

TROIS DESCRIPTIONS AU SERVICE DE L'ARGUMENTATION DANS LE LIVRE VI DE L'ÉNÉIDE.

Dans le livre VI de l'*Énéide*, on peut ainsi relever trois moments où la description est mise au service de l'argumentation.

La description du temple d'Apollon (VI, 11-41)

Énée tombe par hasard sur le temple de la Sibylle au début du livre. Virgile effectue alors un détour mythologique qui contraint le lecteur à combler les blancs, et met à l'épreuve l'érudition du lecteur du Ier siècle. L'évocation du labyrinthe est une mise en abyme du texte lui-même. Le procédé est toutefois connu dans d'autres textes de Virgile : au chant III des *Géorgiques*, au livre I de l'*Énéide*, lors de la description du temple de Junon à Carthage, ou encore l'ekphrasis du bouclier d'Énée.

La figure de Dédale est ici centrale, et ambivalente : est-il un modèle ou un anti-modèle de création ? Cette figure est aussi appréciée des poètes grecs et alexandrins, puisqu'il incarne la métis, la technè ou l'ars, et que son art est celui d'un artisan sophistiqué : que l'on pense au *peplos daidalos* le filet de Clytemnestre, ou à la *daidala lingua* évoquée par Lucrèce (*De rerum natura*, III, 383)⁴.

L'application de l'image du labyrinthe comme métaphore du texte poétique se retrouve chez des prédécesseurs de Virgile, comme Catulle, dans le *Carmen* 64. On peut souligner précisément que cette image, présente à de nombreuses reprises dans le texte de Virgile, a un caractère surprenant, et presque contradictoire avec le projet augustéen : le labyrinthe sape en quelque sorte l'image d'ordre et de stabilité voulue par l'empereur. L'image de Dédale, par la mort d'Icare, est donc aussi un anti-modèle. La présence de la Sibylle, qui incarne le bon lector in fabula, adresse des mises en garde aux Troyens, et instaure ainsi dans le texte une tension entre l'*error* et le *labor*. La mort d'Icare est en quelque sorte réitérée à plusieurs reprises dans l'*Énéide* : la mort de Palinure, au livre V, qui est une sorte double d'Énée, et dont ce dernier comprend qu'elle est la garantie de sa propre survie et de celle des Troyens (V, 815)⁵ ; celle de Marcellus qui fut douloureuse pour Auguste et Livie.

Les portes du sommeil (VI, 895-901)

À l'autre extrémité du livre VI, une description signale la sortie brutale des Enfers : Énée sort par la porte d'Ivoire (du mensonge) plutôt que de Corne (de la vérité). Cette évocation est une allusion aux deux portes du songe de Pénélope dans le chant XIX de l'*Odyssée* (562-569), mais pour Virgile, il s'agit d'attirer l'attention du lecteur sur la porte la plus trompeuse. Ceci peut s'expliquer d'abord parce que d'une certaine manière, l'heure de la fin n'est pas venue, et l'éveil est encore à venir, lors des livres VII à XII. C'est aussi que

⁴ Sur la figure de Dédale, outre l'ouvrage classique de Françoise FRONTISI-DUCROUX, *Dédale: mythologie de l'artisan en Grèce ancienne*, Paris, 1975, voir Michèle DANCOURT, *Dédale et Icare : Métamorphoses d'un mythe*. [en ligne]. Paris : CNRS Éditions, 2002 (généré le 18 juin 2023). Disponible sur Internet : DOI : <https://doi.org/10.4000/books.editions-cnrs.4912>, en particulier le chapitre 1 sur la perception du mythe de Dédale dans l'Antiquité (<https://books.openedition.org/editions-cnrs/4916?lang=fr>)

⁵ Un des 58 vers inachevés de l'*Énéide*, dont on a pu faire l'hypothèse que cet inachèvement était volontaire ici.

la remontée des Enfers, l'anabase, est le chemin le plus périlleux : de nombreux ont échoué, et qu'il s'agit ici d'une faveur de Jupiter à Énée (cf. VI, 129). Si Jupiter se montre *aequus* avec Énée, c'est en raison de la *virtus* dont celui-ci va faire preuve. Or le livre VI est le moment où Énée n'a pas encore fait preuve de cette *virtus* : l'épisode du rameau d'or le montre *avidus* (VI, 210), et son arrogance apparaît lorsqu'il n'écoute pas les paroles de la Sibylle (VI, 51-52).

Ainsi, au livre VI, l'âge d'or est encore à venir. Le premier texte Virgile qui énonce l'âge d'or est la IV^e *Bucolique*. Cette conception de l'âge d'or est décrite comme un âge du futur, sous le signe d'Apollon, caractérisé par la paix, la justice, l'abondance dans la nature, et le renoncement à l'agriculture et à la navigation. Dans cette description de l'âge d'or on voit que Virgile se conforme à la théologie tripartite de Varron⁶, qui distingue une théologie poétique, une théologie naturelle et une théologie civile. Comme le souligne Joël Thomas, ceci illustre bien le caractère messianique du discours poétique de la IV^e *Bucolique*⁷, même s'il n'y a pas, à ce moment, une identification précise de l'individu qui serait porteur de cet âge d'or.

Au moment de l'*Énéide*, cette aspiration d'un âge d'or est bien réitérée, et ici la providence est incarnée par Auguste. Toutefois, comme le précise l'ouverture de l'*Énéide*, c'est une tâche ardue (I, 33 : *Tantae molis erat Romanam condere gentem !*), et qui ne peut contourner la douleur. L'épopée exprime l'inquiétude et l'anxiété devant les *fata*, et dans le livre VI, la sibylle annonce bien des guerres futures. Si Énée déclare qu'il n'y a rien qu'il n'a déjà connu, il est démenti dans la suite, de même que le rameau d'or lui résiste au départ.

L'Enterrement de Misène, VI, 210 et sqq.

On pourrait mentionner une dernière description, que l'on se contentera d'évoquer, l'enterrement de Misène. Ici, ce passage cristallise les doutes de la catapse.

CONCLUSION

Ainsi l'idéologie impériale permet la description, en ce qu'elle favorise dans l'écriture épique, un discours argumentatif qui est en faveur de cette idéologie. Toutefois, le texte de Virgile, fait aussi place à l'émotion, comme mode argumentatif complémentaire au premier.

⁶ Voir Jean PÉPIN, « La théologie tripartite de Varron », *Revue des Études Augustiniennes*, II (1956), pp. 265-294 : <https://www.brepolonline.net/doi/pdf/10.1484/J.REA.5.103923> et Pierre BOYANCÉ, « Sur la théologie de Varron », *Études sur la religion romaine*, Rome, 1972, pp. 253-282.

⁷ Joël THOMAS, *Virgile, Bucoliques - Géorgiques*, Paris, 1998.

Adrien Bresson

ATELIER : CORPUS DE TEXTES (CF. EXEMPLIER)

Le travail en atelier s'est focalisé sur la lecture des textes du corpus afin d'envisager les différents usages de la description dans les genres de l'épopée ou du roman.

Le discours d'Anchise dans le livre VI de l'*Énéide* (**texte 1**) servait à rappeler l'apport de l'épopée à la mise en valeur de l'idéologie augustéenne, et du projet de refondation d'une nouvelle Troie.

L'épisode de la *Pharsale* de Lucain (**texte 2**) témoigne d'un discours différent sinon inverse de celui de l'épopée virgilienne : la description de la guerre ne participe pas à la fondation ou à l'unité politique, mais au contraire elle favorise le désordre et le chaos.

L'extrait de *La Guerre des Gètes* de Claudien (**texte 3**) présente à une époque plus tardive (fin du IV^e siècle) l'actualisation des motifs de la tradition épique que l'on trouve notamment chez Apollonios de Rhodes, Virgile ou Valerius Flaccus, en les mettant au service d'un discours idéologique contemporain, à visée encomiastique.

La confrontation du récit d'Énée à Didon de la ruse du cheval de Troie dans l'*Énéide* (**texte 4**) avec l'extrait de la *Suite d'Homère* de Quintus de Smyrne (**texte 5**), permet de mettre en évidence la persistance de la dimension métopoétique du récit du cheval de Troie dans l'épopée, mais aussi son évolution : chez Quintus, la figure d'Epeios est une sorte de double du poète qui participe d'une mise en abyme.

Enfin, le texte des *Éphésiaques* de Xénophon d'Éphèse (**texte 6**) montre l'apport de la description au genre du roman grec, dans lequel, à l'instar de l'épopée, l'écrivain utilise la description pour mettre en valeur son savoir poétique et son habileté.

(Compte-rendu de Guillaume Crocquevieille, Académie de Montpellier)